

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 68 (1980)

Heft: [4]

Artikel: La mode, vérité malgré elle : [1ère partie]

Autor: Micheloud, Pierrette

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-275951>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« *L'homme est le seul animal
qui se soit fait des voiles
pour jouir de la nudité.* »
Sully Prudhomme

DOSSIER

La mode, vérité malgré elle

par Pierrette Micheloud

La mode n'est jamais hasard, elle fait partie d'un tout, à tel moment de l'histoire. Elle peut même, pour ceux qui savent décrypter les signes dont la vie est pleine, prendre valeur d'oracle. Un exemple impressionnant : l'**unisex**. Cette fusion du féminin et du masculin, dans la mode, est un produit typique de l'ère du Verseau dans laquelle nous entrons. Cette énergie zodiacale est, en effet, celle de l'éveil à la conscience androgyne — disons plutôt **gynandre**, pour rectifier une erreur fondamentale que dénonce également le **credo** de l'antique Égypte, qui salue en la déesse Mat (de la Vérité) la mère de tous les dieux...

C'est ainsi que la mode, cette démonstration la plus flagrante du **paraître** (opposé à l'**être**), tout en nous rendant méconnaissable à cet être, nous démasque malgré nous. Au flux et reflux de ces vêtements qui nous habillent — ou nous déshabillent — s'exhibent nos instincts, nos désirs, nos refoulements, nos angoisses, en un mot, l'errance de l'inconscient. Il en résulte que l'apparence que nous donnons de nous-même au monde, se trouve être le reflet de notre véritable nature. C'est là que la mode fait fonction de psychanalyste : Vous, Madame, dotée d'une chevelure léonienne, vous donnez à vos vêtements l'amplitude qui correspond à celle de vos gestes, mais aussi de vos ambitions, ampleur océane, de couleur vive, soleil en plein midi, ou vermillon, ou bleu royal. Délire d'auto-estimation, emphysème du moi. Vous, que les idées reçues, les leçons bien apprises ont compartimentée, vous vous trahissez par une tenue stricte, sinon sévère, rebelle à la moindre touche de fantaisie. Et vous, conformiste de l'anticonformisme ? Vous ne pouvez tricher non plus, fût-ce en vous appliquant au débraillé le plus outrancier. Il suffit d'un détail, comme ces fausses bretelles, cousues sur un chiffon de tissu servant de corsage, combien éloquentes à révéler un étriquement de l'esprit...

Jamais la mode ne fut si diversifiée qu'aujourd'hui. Réflexe d'auto-défense au conditionnement de la robotisation ? Les tentacules des cités-robots ne cessent de s'étendre, le milieu naturel est de plus en plus mutilé, arraché de lui-même, voire sophistiqué. Notre psychisme en subit le contrecoup. Nous sommes en train de perdre nos racines. Là encore la mode est significative. Promenons-nous un instant à Saint-Germain-des-Prés, creuset de la jeunesse internationale, nous y surprendrons, à travers une confrontation inouïe de modes personnelles, une nostalgie quasi tragique de la nature : cette robe au corsage strié noir et or avec, partant du col, deux pans de voile bleuté qui suivent les bras et viennent s'attacher aux poignets, évoque à ravir la libellule. De cette belle éphémère à la chèvre, il n'y a qu'un pas : des bas jusqu'aux cuisses, en laine blanche, puis, moulant les fesses, un colant noir sur lequel un pelage gris, thibétain, « reprend du poil de la bête ». Ce n'est pas tout, la demoiselle a même pensé aux cornes : deux petites tresses, à droite et à gauche du front forment deux demi-arcs. Un peu plus loin, encore sous le coup de cette gracieuse caprinée, nous voici face à face avec un de nos ancêtres anthropoïdes. Un gorille, ou tout comme. N'ayez pas peur, une espèce inoffensive, végétarienne, en plus, contrairement à son descendant plus évolué. Exterminée, ou presque, de la surface de la terre. Rétablir l'équilibre, combler le manque de ce chaînon écologique, on se fait alors un visage couvert de poils et l'on ouvre son blouson jusqu'à la ceinture en laissant au vent un torse en forêt vierge. Seuls points de repère de cette vaste pilosité en friche : les yeux et le nez.

Il s'agit aussi, par un dernier soubresaut de libre arbitre, de se distinguer de la masse d'acier. Chacun se fait sa propre mode. On ne sait plus quoi inventer pour paraître original. Modes de l'antimode, un air de carnaval, autre forme d'uniformisation.



« Dans ces dentelles, frous-frous, rubans... l'aveu d'une déchirante frustration. »
(Modèle Philippe Salvét)

Comment être original quand on est coupé de ses racines originelles ?

Non moins nostalgiques, ces robes de grand'mère que les jeunes filles exhument des malles. Les boutiques-greniers prolifèrent, étalant leurs neuves vieilleries. Il n'y manque que l'odeur de naphthaline. A première vue, antidote contre la technocratie. Ce n'est pas que cela. De ces dentelles, frous-frous, rubans, jabots, capelines fleuries, comme de ces casquettes et chapeaux-melons de grand-père, cols cassés, costumes à basques (car le phénomène est identique chez les garçons), toute cette mode **rétro** crie l'aveu d'une déchirante frustration. On leur a tué leur enfance, comme on a tué Dieu. On les a fait sauter à pieds joints de l'âge du nourrisson, à celui de petit « crac » du savoir et de l'expérience. Un refuge : l'ancien temps, ce comble sous les toits, le grenier, où l'on retrouve l'enclos protégé du paradis matriciel.

Mais tandis que l'adolescence cherche à se sécuriser en ressortant la garde-robe de leurs arrière-grands-parents, il n'est pas rare de rencontrer des mères qui jouent à la fillette. Quel drame grondait-il sous les atours de celle-ci, déjà vieillissante ? Sa jupe enfantine, ses chaussettes blanches, ses tresses enrubannées ?... Une jeune fille, qui la dépassait d'une tête l'accompagnait, habillée d'un tailleur tout ce qu'il y avait de plus classique. Je me trouvais avec elles au coin du boulevard, attendant de pouvoir le traverser. C'est là que j'ai entendu la jeune dire à la dame-fillette : « Maman ».

(suite p. 14)